

Osmose et métamorphose

Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 100 p., 14,95 \$.

Martin-Pierre Tremblay, *où que vous soyez*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2000, 112 p., 15,95 \$.

Jean Royer, *Le visage des mots*, Trois-Rivières/Marchainville, Écrits des Forges/Proverbe, 2000, 88 p., 10 \$.

Hugues Corriveau

Number 101, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37762ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2001). Review of [Osmose et métamorphose / Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 100 p., 14,95 \$. / Martin-Pierre Tremblay, *où que vous soyez*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2000, 112 p., 15,95 \$. / Jean Royer, *Le visage des mots*, Trois-Rivières/Marchainville, Écrits des Forges/Proverbe, 2000, 88 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (101), 43-44.

Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 100 p., 14,95 \$.
 Martin-Pierre Tremblay, *où que vous soyez*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Poésie », 2000, 112 p., 15,95 \$.
 Jean Royer, *Le visage des mots*, Trois-Rivières/Marchainville, Écrits des Forges/Proverbe, 2000, 88 p., 10 \$.

Osmose et métamorphose

*Deux générations de poètes, trois manières
 pour dire une passion.*

POÉSIE
 Hugues Corriveau

QUAND J'AI LU LE TITRE DU PREMIER RECUEIL de Tania Langlais, *Douze bêtes aux chemises de l'homme*, je me suis dit que Normand de Bellefeuille aurait bien pu en être l'auteur. Quand j'ai lu le recueil lui-même, j'en suis sorti déconcerté, tellement sa manière, sa forme, son propos, son organisation dépendent de l'imaginaire de De Bellefeuille. Serions-nous bel et bien en présence d'un recueil à ce point imprégné de l'imaginaire et de la manière de De Bellefeuille qu'on y trouverait la même osmose que celle qui prévaut dans les livres de Yan Andréa quand il fait « à la Duras »?... Alors, perplexe, je me risque à critiquer « le » recueil de Tania Langlais, puisqu'il se propose tel.

Traversée d'une œuvre ?

Ce que j'ai à en dire n'est que positif. Il faut bien comprendre que nous n'avons pas entre les mains un vulgaire pastiche à la manière de l'auteur de



La marche de l'aveugle sans son chien ! Oh ! que non ! Car cette jeune auteure, qui en est à son premier recueil, est d'une force majeure, d'une maturité absolument stupéfiante, elle possède les arcanes d'une écriture « modèle » qui tient du plus grand art, d'une esthétique simplement bouleversante et un propos d'une solidité remarquable. « N'en jette plus », se dit intérieurement le critique. Mais qu'y faire quand on nous donne à lire une œuvre d'exception, quand on nous offre un texte comme étant le début plus que prometteur d'une

jeune poète ? Lisons le premier poème pour nous en convaincre :

un autre soir elle m'a dit : « tu verras qu'il reste tant de robes encore à délayer pour atteindre la transparence des filles »

*le lendemain elle partait pour Madrid
 avec son désordre toujours
 et l'avancée de trois ruptures*
 (« Comme soie pense-t-il », p. 11)

Troublant, disais-je. D'autant plus quand on suit, à travers les textes, le double emploi du féminin et du masculin : certains textes donnant la parole à la femme alors que la plupart sont pris en charge par un narrateur. On sait que de Bellefeuille a écrit un livre formidable, *Nocturne*, dans lequel il parle d'une femme à jamais disparue, mais rêvée, cherchée, en Italie, à Venise, à Rome. Dans le recueil de Langlais, on est en Espagne (Madrid, Séville), question de ne pas s'éloigner trop de la Méditerranée. La

quatrième de couverture signale que, dans ce recueil, on trouvera « le mensonge à portée de voix », comme l'a exploré l'auteur du roman *Nous mentons tous*. Troublante rencontre entre ces voix recoupées ; et comme le dit encore un vers du recueil : « si j'ouvre la main je perds mon nom » (« Et Madrid suivait derrière », p. 94). Tout est en place pour que la machine roule : la thématique des bêtes et de la douleur, du mensonge et des toiles, des tissus, robes, corps et plaisirs. Mais aussi et surtout le calcul et les nombres qui hantent les textes de De Bellefeuille sont repris par Langlais, dès le titre, avec la même séduction « qui étend ses mensonges / comme autant de chemises » (« Cette jeune fille avait un lézard entre les seins », p. 26). J'ai dit la qualité de ce travail ; pour nous en assurer, lisons simplement :

*quand elle retire sa petite robe de nuit
 et la passe au nord des ruptures
 l'après-midi je sais que ça recommence
 dans la transparente averse
 de ses banches
 je connais ses mensonges
 chacune de ses manies
 alors qui osera demain et en quelle langue
 me dire qu'elle m'a tué
 avec ma déroute pour mobile
 et mes chemises comme bestiaire ?*
 (« Idem », p. 43)



Tania
 Langlais

Qu'à vingt ans on puisse écrire ainsi, j'avoue ma stupéfaction, sinon mon admiration la plus convaincue. Serions-nous enfin devant cette nouvelle auteure tant attendue qui saura continuer et porter plus loin cette poésie d'aujourd'hui ?

Pourquoi cette métamorphose ?

« Auteur de sa génération », « révélation », combien de fois l'ai-je et dit et écrit à propos de Martin-Pierre Tremblay qui, à vingt ans (en 1993), donnait à lire un recueil inouï, *Le Plus Petit Désert* ? J'ai cru alors qu'une nouvelle génération de poètes nous arrivait dans la fulgurance. L'année suivante, à vingt et un ans, Martin-Pierre Tremblay publiait *Une année bis-sextile*, livre qui a moins convaincu mais qui restait d'une très grande qualité. Et puis, six ans de silence. J'attendais. Je demandais à certains, parfois, ce qu'il devenait, s'il écrivait encore. Et puis le voici, cette fois à l'Hexagone, avec *où que vous soyez*. Bon, fallait-il attendre si longtemps pour publier des textes écrits à Paris en 1997 ? Je n'en vois pas la raison. Ce qui est certain, c'est que le style ici est radicalement différent. L'auteur prend position, en quatrième de couverture, dans un court texte à saveur de manifeste (ce qui est plutôt rare pour annoncer un recueil de poésie) :

*Je ne veux pas d'une rhétorique « qui sauve », battant la mesure
 d'un quelconque « chant » ; d'un lexique passéiste nommant l'ibier
 plutôt que le maintenant. Écrire de la poésie — en ce qui me*

concerne —, c'est d'abord se mettre une langue à corps. Opposer au versiflage ambiant, à l'angélisme toc, une voix farouchement contemporaine, exigeante, qui fait du poème un devoir de lucidité.

Je veux bien, je veux bien, mais encore. Allons au texte :

Minuit

Tadoussac

Bord de la 138

(en attente du traversier)

Voix de basse

Du commentateur sportif

À la radio

(« Tout vibre », p. 31)

Hum ! Dubitatif, suis-je ! Comme il le dit lui-même : « La poésie fout le camp / Avec [...] La mayonnaise du vécu (« Pantin », p. 68). Bon, quittons la Côte-Nord, allons à Paris :

Du haut de ma mansarde

J'entends le crissement continu

Des pneus

De motos

Qui courent

Sur le périph' proche

(« Topographie du Paris vécu », p. 31)

Alors, en effet, y a un problème, si le périph'... Que diable ! Alors là, si on ajoute la « débine » (« *Idem* », p. 82) et « trois zincards / et le pastis » (« Se prendre une porte », p. 88)... que oui, que nous y sommes à PanAm... ! Mais en poésie ? J'en doute un peu ! Qu'on excuse ma franchise ! Il m'aurait fallu plus d'images décapantes, tel ce « [...] cœur / Comme une petite betterave / En plastique » (« En découdre », p. 60), ou encore plus

de confidences de cette sorte : « Je passerais bien ma vie / À clouer des oranges / Sur les murs /... / Les éclater au marteau » (« *Idem* », p. 53).

Quelque chose alors traverse les textes qui, comme un coup de poing, fulgure. Mais dans cette « *concret poetry* », je crois que Charron a déjà donné, et infiniment mieux ; de même que, pour un autre ton, Vanier (auquel certains textes font penser — voir p. 61). Par contre, quand on accepte de publier un poème d'une telle ineptie : « On sait / On s'imagine qu'on sait / On sait peut-

être /... / Le temps file » (« Plus un mur qui

tienne », p. 102) ; ou, encore, quand on décide d'écrire :

« Des choses / Vraies / Simples / Faites / Pour qu'on les regarde » (« Et les Maritimes tant qu'à y être », p. 28), il faut s'attendre à ce que le courant ne s'établisse pas ; quand le coup de génie s'absente un peu, on laisse le lecteur sur un tel dépit qu'il passe vite à autre chose.

À visage découvert

C'est avec ce même lyrisme qu'on lui connaît que Jean Royer signe son *Visage des mots*. Une musique d'une grande douceur prélude à l'écriture de ce livre qui donne à penser que, dans cette continuité d'une parole faite

pour le murmure intérieur, se dessine encore et toujours un sens du poétique qui ne renie pas le passé, qui le ramène même dans son exactitude. Sachant que « sur le fleuve les musiques incessantes / des âmes habitent la blancheur du temps » (« Le visage des mots.2 », p. 13), on saisit le poète dans l'attente du bruit de la terre, dans cette tension du corps, des mots, d'où va venir la connaissance du monde. Cette connaissance aussi tient de la douleur des êtres perdus, des êtres en allés qui laissent seuls les vivants.

Le poète ne dit-il pas, en une formule lapidaire et frappante : « Toute douleur nous vieillit » (« Soleil blanc.3 », p. 20) ? En cela, il retrace le pouvoir de l'expérience qui, dans ce recueil, tient lieu même de propos. Si Jean Royer peut maintenant signer un tel livre, c'est que lui est venu ce travail du deuil, du détachement, du savoir. Ainsi serons-nous dans un quelconque avenir : « ensevelis sous les proses / [...] avec ceux qui nous auront aimés // pourtant à la veille de la mort / nous aurons pris le sommeil / pour une barque inépuisable » (« *Idem*.4 », p. 21).

Cette inquiétude d'être berné par le passage lent des choses se traduit chez Royer dans des images cosmogoniques qui rappellent Bachelard : « Mouvement de l'astre / je n'arrive pas à tomber / au fond de moi » (« Bretagne.7 », p. 34). Dans cette déperdition, et à son habitude, il appelle les poètes aimés, comme s'ils allaient lui tenir chaud : France Théoret, Émile Nelligan, Marie Uguay, Pierre Nepveu, Robert Choquette, Anne Hébert, Gilles Hénault et combien d'autres afin que se peuple de textes l'inhabitée profondeur du ciel :

*Nous nous reconnaissons
immobiles et courbés
au-dessus de l'horizon
sans passé ni futur
dans le pur présent
du poème qui nous lie*
(« Présences », p. 42)

Puisque « [l']artiste accède au nid des signes », dit-il encore en une autre formule précise, le poète décrypte les « [h]iéroglyphes d'un monde nouveau comme aux premiers temps d'un langage qui s'écrit [...] » (« La truëlle.1 », p. 58). Métier de traducteur que celui de poète, joie intime du découvreur de mots. « Il faut savoir gagner son langage », car :

*Dans le brûlé des choses
les mots s'allument
pour nommer ce qui naît
pour rappeler ce qu'il reste de nous
entre nous*
(« Bouche bée », p. 67)

Beau livre que nous donne Jean Royer, recueil de maturité qui circonviendrait les moments de douleur comme ceux de mémoire. Il faut lire les très beaux « Tombeau de Gaston Miron » et « Tombeau de ma mère » pour s'en convaincre. Alors, le visage que prennent les mots de Jean Royer convie à l'émotion.



Jean Royer

